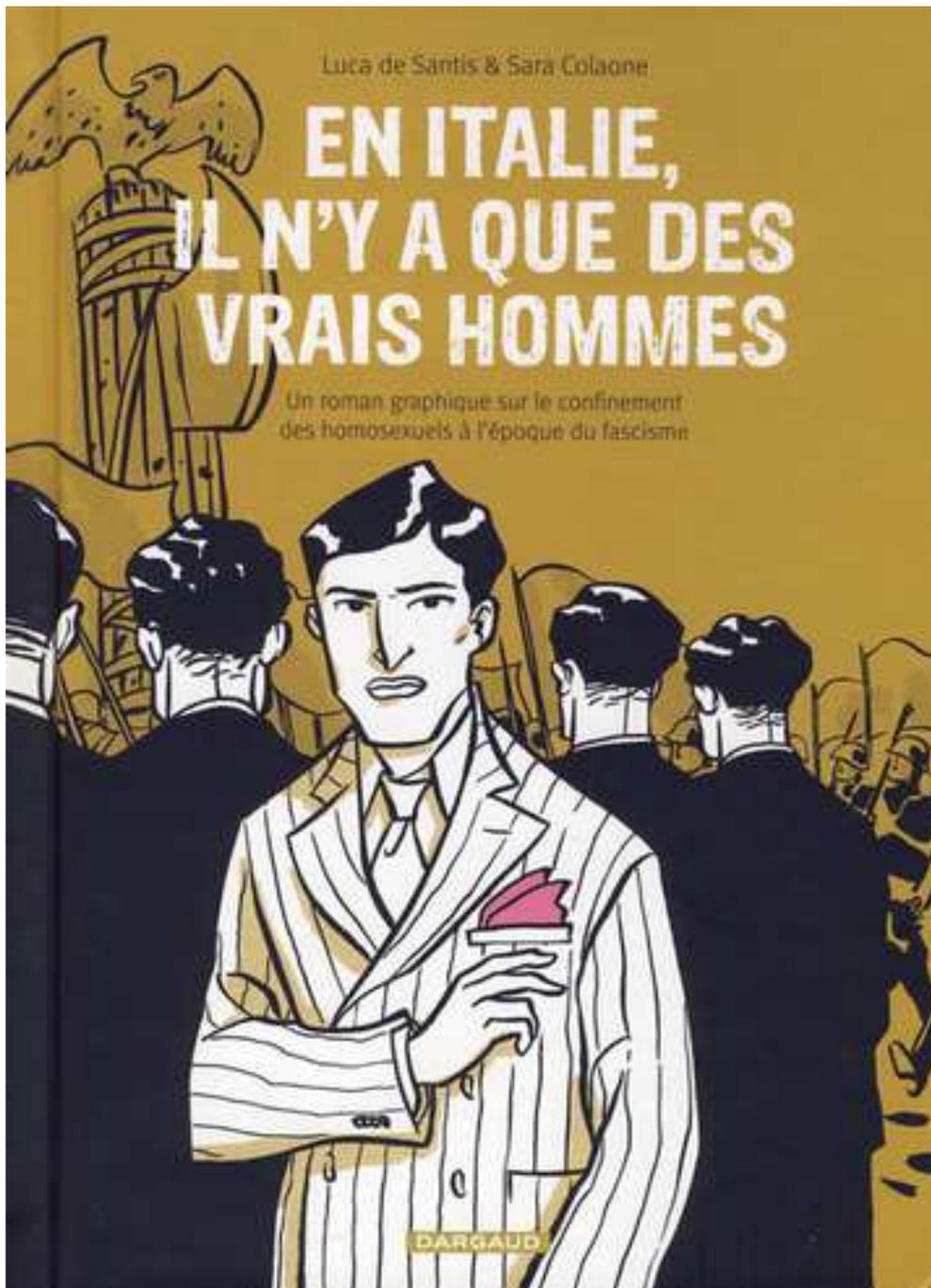


# En Italie, il n'y a que des vrais hommes

Un roman graphique sur le confinement des homosexuels  
à l'époque du fascisme

Luca De Santis (Scénariste), Sara Colaone (Dessinatrice)



Éditions Dargaud, 22 janvier 2010, 176 pages, ISBN : 9782505007975

## **EXTRAIT de la PREFACE**

UNE HISTOIRE A RACONTER de Tommaso Giartosio et Gianfranco Goretti \*

**Il y a ces histoires que l'on trouve partout dans les rayons des librairies et qui ont comme sujet récurrent les tueurs en série. Et puis il y a les autres... qui semblent se cantonner aux bibliothèques des universités. La persécution des homosexuels en Italie en fait partie. Ce pays a utilisé, contre ses lesbiennes et ses gays, une arme souvent plus sournoise que la répression brutale : le silence.**

Dès 1928, les autorités fascistes condamnèrent les homosexuels (presque exclusivement des hommes, mais la page concernant les femmes est tout aussi importante) à l'isolement. Ces hommes furent confinés dans des centres spéciaux ou sur certaines îles du Sud de l'Italie pour des périodes allant de 1 à 5 ans. Le choix du confinement n'avait rien d'anodin : il permettait de rester dans le cadre d'une simple mesure de police. La discrétion, loin des tribunaux, des juges, avocats et autres journalistes, était dès lors assurée. Au début, la sanction ne s'appliquait que pour les individus s'étant rendus coupables de méfaits. Ou pour ceux qui se faisaient par trop remarquer. Mais vers la fin des années 30, probablement à cause de l'alliance avec le nazisme, l'offensive contre les « pédérastes », comme on les appelait, prit des proportions bien plus inquiétantes. En très peu de temps, plusieurs centaines de citoyens homosexuels furent arrêtés. Y compris les moins « voyants » d'entre eux. Souvent, ils étaient à peine majeurs. Parmi les lieux où les autorités les avaient véritablement « parqués », on retiendra San Domino delle Tremiti, au large des côtes des Pouilles : une île où les gays ne se mélangeaient pas aux détenus « normaux » qui, eux, étaient enfermés à San Nicola, une autre île de l'archipel, toute proche.

Puis la guerre éclata. Ceux qui étaient encore enfermés retournèrent chez eux, où les attendaient le scandale et le déshonneur. Même après 1945, la jeune république ne se préoccupa pas de dédommager ces persécutés si peu « héroïques ». Les homosexuels eux-mêmes s'abstinrent de toute revendication (ou y renoncèrent) : l'homophobie restait toujours bien ancrée dans les mentalités. Une chape de silence s'abattit sur tous : oppresseurs, opprimés, spectateurs tout sauf impartiaux. Les années passèrent. [...]

C'est une chance unique qu'un épisode aussi important de l'histoire gay – et de l'histoire italienne – soit raconté sous la forme d'un album de B.D., média on ne peut plus contemporain et donc susceptible de toucher un public nouveau. Nous avons été heureux de constater que, malgré les nécessaires simplifications que ce type de support impose, les auteurs ont pris le parti d'une narration respectueuse de la réalité historique, reprenant parfois, au mot près, des phrases ou des citations émanant de documents existants ou des enregistrements réalisés auprès des rares personnes qui acceptèrent de nous faire part des violences subies durant cette période. Les personnages ont des mots durs, prononcent des phrases amères aux accents souvent dramatiques. Mais ils font aussi preuve de beaucoup de sensibilité et de profondeur. Et, vous le croirez ou non, mais Francesco, Sabino, Antonio et les autres sont souvent très drôles. L'histoire de ces « invertis », comme on les appelait également, ne fait plus uniquement l'objet d'études arides et circonscrites aux seuls spécialistes. Elle quitte les poussiéreuses étagères des archives centrales de l'époque et s'étale au grand jour. Un beau pied de nez à l'éternel fascisme de notre culture officielle ! [...]

Rome, juin 2008

\* Tommaso Giartosio a publié, entre autres, les volumes Doppio ritratto (« Double portrait », ndt), en 1998, et Perché non possiamo non dirci (« Parce qu'on ne peut pas ne pas le dire », ndt), en 2004. Un chapitre de ce dernier volume a d'ailleurs été publié en français, dans Inverses n°5 (<http://www.inverses.fr>), accompagné d'une interview de l'auteur. Vous pouvez retrouver un autre entretien avec l'auteur dans le premier numéro de la revue Hétérographe n°1 (<http://www.heterographe.com>).

Gianfranco Goretti mène depuis 1987 des recherches sur le confinement des homosexuels pendant le fascisme, dont il a fait un sujet de mémoire universitaire en histoire contemporaine. Il y a également consacré diverses publications parmi lesquelles Indésirables – Indesiderabili. Les camps de la France de Vichy et de l'Italie fasciste (dans la revue Chroniques allemandes, n°12, 2008).

Ensemble, ils ont publié La città e l'isola. Omosessuali al confino nell'Italia fascista (« La ville et l'île. Les homosexuels confinés à l'époque de l'Italie fasciste », ndt).





PAS QUE POUR MOI,  
QUAND MEME...



TU SAIS, ICI, Y A PAS GRAND-CHOSE  
À FAIRE. T'ES NOTRE NOUVEAU  
PASSE-TEMPS !



TADAAA



FIIT  
FIUUIT



## **EXTRAIT de la POSTFACE**

### **« IL Y AVAIT DES HOMOS QUI PLEURAIENT, LE JOUR OÙ ON A QUITTÉ LES TREMITI ! »**

**Entretien réalisé par Giovanni Dall'Orto, en 1987 (et publié dans le magazine « Babilonia » n° 50) avec un homosexuel ayant subi le confinement au cours de la période fasciste.**

[...] Giuseppe B., 74 ans, habite à Salerne, on le surnomme affectueusement « Peppinella ». Il m'accueille avec ces mots, surpris qu'après toutes ces années, on veuille lui parler de ses mésaventures d'homosexuel persécuté par le fascisme.

C'est en 1939, en effet, qu'un tribunal fasciste le condamna pour « crime contre la race » à cinq ans de confinement sur l'île de San Domino delle Tremiti. Giuseppe B. est un vieil homme qui s'habille de manière très sobre, exception faite d'un foulard aux couleurs vives qu'il porte au cou. Sa maison respire cette typique ambiance d'« amour familial » (de vieilles photos, des jouets de ses neveux qui lui rendent visite presque chaque jour...) et on ne peut que trouver vraiment incongru ce plafond « de tremblement de terre » duquel on m'a prévenu, et qui a été rafistolé avec du papier. [...]

#### **-- Comment viviez-vous sur l'île ?**

Quand on est arrivés aux Tremiti, chacun a essayé de recommencer sa propre activité : le cordonnier faisait le cordonnier, le tailleur faisait le tailleur, etc. Moi j'avais le meilleur boulot : j'étais le tailleur des carabinieri. Tous les matins, je les avais là, devant moi, à moitié nus... Il y en avait un qui s'appelait V. Qu'est-ce qu'il était beau ! Même 50 ans après, je m'en souviens encore... Et puis on essayait de vivre du mieux qu'on pouvait. On riait, on faisait du théâtre, on s'occupait... Par exemple, si un télégramme annonçait l'arrivée d'un petit nouveau, on se cotisait, à une lire par personne, et on lui préparait une belle table. Il y avait deux cousins, les Paternò, un sculpteur et un peintre, qui s'occupaient de tout et nous disaient d'aller ramasser des fleurs, de préparer des décorations, etc. Au fond, on vivait mieux sur l'île que chez nous. À mon époque, quand on était homo, on ne pouvait même pas sortir de chez soi, il fallait rester discret, sinon on risquait de se faire arrêter. Par contre, sur l'île, si c'était la fête de quelqu'un, on organisait des festivités, si un nouveau arrivait, on faisait une fête... Et ça nous aidait aussi à passer le temps. En plus, on faisait du théâtre, et là-bas, on pouvait s'habiller en femme sans que personne n'ait rien à y redire... Il y avait des homos qui pleuraient, le jour où on a quitté les Tremiti ! [...]

#### **-- Quelles étaient vos conditions matérielles ?**

La petite pension de l'État, cinq liras par jour, n'était pas suffisante, il fallait manger, acheter du savon, tout. On faisait avec les moyens du bord, mais il arrivait que les plus pauvres fassent le tapin pour s'en sortir. Les familles nous envoyaient des colis, de la nourriture, quelques vêtements. Moi, j'avais un frère qui m'adorait. Imaginez un peu : pendant les huit mois qu'a duré mon confinement, il a été malade du cœur ! Puis la guerre a éclaté, et ils nous ont renvoyés chez nous avec deux ans de surveillance. [...]

#### **-- Quelles étaient les relations avec les gardes, sur l'île ?**

Eh bien... Même les carabinieri s'amusaient bien avec nous, d'une manière ou d'une autre... [...]

#### **-- Après votre retour, vous n'avez plus été inquiété ?**

Bien sûr que si ! Mon avocat, je lui ai botté les fesses ! Lors du scandale des « ballets verts » [les noms de nombreux homosexuels finirent dans les journaux, certains personnages très connus y figuraient, ndt] en 1960, un homo nous a dénoncés, quatorze personnes et moi, en disant qu'on faisait partie des « ballets verts », qu'on s'habillait avec des voiles, qu'on faisait la danse du ventre... Tout était faux, il s'agissait juste d'un commissaire qui voulait faire avancer sa carrière en faisant du zèle. Enfin, bref, mon avocat avait confirmé ces propos, et tout ça a fini dans les journaux ! Heureusement que le jour où les faits se sont produits, j'étais malade, et que mon médecin a pu le confirmer. J'ai porté plainte pour diffamation et j'ai gagné. Ah oui ! Je lui ai botté les fesses, à cet avocat !

#### **-- Y a-t-il eu d'autres conséquences, après la guerre ?**

Oui. Je sais que S. avait lancé une grande enquête parce qu'il disait que, puisqu'il avait été envoyé sur l'île en tant que confiné politique – c'était en effet une façon de cacher qu'en Italie il y avait des pédérastes – alors il voulait être considéré comme un prisonnier politique. Il avait fait des réclamations pour qu'on reconnaisse la période qu'il avait passée au confinement, mais il a perdu. [...]